

IV

Dégoût de la lecture et de la musique. — La vie intérieure appréhendée directement. — Les livres d'enfant. — Importance de Sans famille. — La lecture durant l'étude libre du soir.

J'INTERROMPS cette effusion religieuse, je m'arrête pile et me morigène : j'avais juré de me tenir en garde contre ce penchant. Je déteste que les autres y cèdent et qu'un dévot fasse le saint. Et voilà que moi-même... Comme si je ne savais pas que le chrétien le plus médiocre, s'il est doué pour écrire, orchestre dans les mots une piété de l'espèce la plus commune, lui donne une résonance disproportionnée !

Je n'effacerai pas ce que j'ai écrit, mais me retiendrai le plus possible d'y céder encore. Jusqu'où va ce possible ? Résisterai-je à ma pente ? Autour des lectures de toute une vie, les premiers *Mémoires intérieurs* cristallisaient. Je croyais qu'il en serait ainsi jusqu'à ma mort et que la réserve immense de littérature ingurgitée et assimilée durant plus de soixante années ne cesserait d'alimenter une œuvre singulière qui n'est ni un *Journal* ni un recueil de *Souvenirs*. Il n'en a rien été : cette armature composée de tout ce que j'avais lu, a cédé peu à peu sous la pression d'un flot que j'essaie d'endiguer, de fixer. Que se passe-t-il ?

Les livres vont-ils un à un se refermer ? Et ce « jamais plus » que j'entends monter vers moi des choses et des êtres, l'entendrai-je aussi venir de ce monde imaginaire où je me serai depuis l'enfance consolé du monde réel — ne demandant à celui-ci que ce qu'il faut de ressources et de loisirs pour poursuivre, à l'abri des hommes vivants, une interminable confrontation avec des personnages inventés, pour chercher et pour relever chez les auteurs d'*Essais* et de *Mémoires* les pistes qui recoupent les miennes ? Tout cela est-il donc fini ? Toute cette lettre est-elle morte ?

Déjà il me paraissait grave de ne plus avoir envie d'acquiescer des disques nouveaux et de ne presque plus rien demander à ceux que je possède, comme si le grondement indéfini du reflux qui m'entraîne, couvrirait à jamais pour moi toute musique. Ah ! ne me dites pas : « C'est qu'en vous l'âge a tari la source de tout amour et donc de tout chant... » Ce n'est pas si simple ; la source intérieure continue de sourdre et même elle jaillit plus haut : l'amour, au lieu de s'épandre comme autrefois à travers des créatures, se mesure à un objet démesuré. Mais il est vrai que même les inspirés les plus purs, que même Bach ou Mozart ne s'incorporent plus à ces états qu'à mon âge certains connaissent, où le silence n'est plus le silence, où le reflux dont je parle (la vie qui se retire...) se confond, la nuit, avec le chuchotement du sang à notre oreille écrasée contre l'oreiller.

Mais enfin si je me suis si aisément résigné à cette demi-disgrâce que j'inflige à la musique, alors que mon indifférence grandissante à toute lecture m'inquiète au contraire et me trouble, c'est que la musique n'a jamais été, comme fut l'écriture, le tout de ma vie. J'y entrais à mes heures, mais en étranger, en barbare. La musique était pour moi

ce qu'est l'océan aux voyageurs des vacances de l'été : ni marins, ni pêcheurs, ils ne vivent pas de la mer, ils ne lui demandent rien, hors quelques instants de bonheur en marge de leur vie réelle.

En revanche, que resterait-il de mes années révolues, les livres ôtés, ceux des autres qui ont jalonné ma route depuis l'enfance, et ceux qui se sont formés en moi ? Que demeure-t-il de mon être après la soustraction de l'imprimé ? Cette part de moi-même qui ne relève pas de la critique littéraire mais d'un tout autre jugement, qu'est-elle après tout ? A ma mort, que sera cette pauvre petite chose grouillante dans le filet du pêcheur ?

Et certes je continue d'écrire comme je continue de respirer ; et tant que mon cœur battra et que mon cerveau sera irrigué, les mots habituels (nous nous servons toujours des mêmes et nous serions étonnés de leur nombre restreint si nous le connaissions...) les mots viendront au bout de mon stylo avant que je les aie appelés, serviteurs fidèles qui connaissent mes habitudes et mes manies, et l'équilibre, et le nombre, et l'euphonie : tout ce code secret à mon usage, toutes ces recettes à quoi je les ai pliés.

La page se trouve écrite avant que j'y aie songé. Je ne fus jamais si maître de ma plume qu'aujourd'hui où précisément elle fait presque seule sa besogne. L'écrivain de métier que je suis ne songe plus à son métier. Il n'est plus là. Il a rejoint le romancier dans je ne sais quelles coulisses de ma vie. Il reste ce vieil homme qui ne cherche plus à rien agencer, à rien imaginer, mais il se regarde et s'écoute comme si, dans ce crépuscule qui épaissit d'heure en heure, le mot de l'énigme allait trembler tout à coup au bout de la plume et s'inscrire sur la page blanche. Voilà pourquoi je me passe si aisément de ce qui fut naguère l'intermédiaire indispensable entre moi-même et moi-même : la lecture.

Les premiers *Mémoires intérieurs* sont l'histoire d'une prise de conscience à travers les œuvres préférées. Je tends à écarter maintenant ces miroirs obscurcis où mon visage n'apparaît plus ; car cette figure d'un garçon de vingt ans que j'ai été, et qui y demeure encore, m'est devenue étrangère. Ce fut pour ce jeune homme et non pour moi que la littérature ressemblait à un palais enchanté aux corridors enchevêtrés, et il y errait de chambre en chambre. Aucune qui n'eût sa princesse endormie. Aujourd'hui pour moi toutes les princesses sont mortes. J'ai perdu le pouvoir de les réveiller.

Ceux qui me voient vivre hausseraient les épaules s'ils m'entendaient : « Comme si vous n'étiez pas toujours entouré de livres ! Comme si vous vous interrompiez jamais de lire ! » En apparence il est vrai que je continue de lire comme je continue d'écrire. Mais je ne participe plus à ce qui est raconté, je ne me confronte plus à ces masques tragiques qui ne sont plus que des masques. Les gens fous de théâtre qui m'entourent, me semblent être des fous à la lettre. Les acteurs sont des aliénés.

Toutes les princesses sont mortes, disais-je. Oui, je me demande si Phèdre elle-même n'est pas retournée au néant ; sinon pourquoi chaque interprète qui s'efforce de la rendre vivante me semble-t-elle grotesque ? Tous les cadavres de tous les derniers actes, et qui ressuscitaient à chaque représentation ou à chaque lecture, les voilà étendus autour de moi, pour de bon et à tout jamais.

★★

Confondre ma vie intérieure et mes lectures, comme j'ai fait dans le premier volume, c'était user d'un subterfuge ; que faire pourtant ? Je le vois maintenant : ma vie intérieure n'est plus une histoire que je puisse raconter. A mon âge, la vie intérieure ne bouge plus. Elle a bougé pendant des années et jusqu'aux abords de la vieillesse, mais maintenant elle est étale : il n'arrive plus rien. Sur le haut

plateau étroit où me voilà établi, il n'y a plus de « suspense » à attendre. Il ne reste que ce long chemin sinueux de mon existence révolue, que j'ai fini de parcourir et que je domine ; je la tiens sous mon regard depuis l'enfance, n'y découvrant rien qui ne me soit déjà connu et dont je n'aie déjà nourri mes songes.

Et d'abord mes premières lectures : elles m'ont plus marqué qu'aucun chef-d'œuvre. Les livres d'enfant sont bus avidement par une terre molle et assoiffée, livrée à ce qui lui tombe du ciel, au meilleur et au pire. Non qu'enfant nous ne fussions déjà critiques. Mon esprit est né critique d'aussi loin qu'il me souviennne. Je pose encore sur la bonne sœur qui me faisait peur quand j'avais cinq ans et qui s'appelait Sœur Ascension, sur mes professeurs de dixième et de neuvième, le même regard de juge qu'à l'époque où ils me paraissaient si redoutables. Après plus de soixante années, aucune retouche ne s'impose, il me semble, à cette image que j'ai gardée d'eux. Mais l'enfant, qui ne se trompe guère sur les êtres, se trompe sur les livres, ou du moins (car il a raison du point de vue de l'enfance), il n'attend pas des livres ce qu'il en attendra plus tard, alors que des êtres il exige déjà ce qu'il en exigera, si vieux qu'il doive vivre, jusqu'à son dernier souffle : qu'ils soient bons, qu'ils soient justes, qu'ils soient intelligents, qu'ils soient purs.

★★

A dix ans, je considérais *Les Camisards*, d'un certain Alexandre de Lamothe, comme un chef-d'œuvre, pour des raisons qui n'existent plus à mes yeux. Mais je voyais déjà pourquoi mon professeur de neuvième était injuste, et qu'il donnait les meilleures notes aux petits garçons bouclés, et qu'il n'aimait pas mon crâne tondu. « Les hommes n'ont pas besoin d'être beaux », cette règle d'or était bien consolante pour nous dont on exerçait l'humilité en nous faisant croire que nous étions laids. Mais que les enfants,

du moins, aient grand besoin d'être mignons, voilà ce que j'avais découvert tout seul, à sept ans.

Pour en revenir aux lectures de l'enfance, j'ai souvent essayé de m'y replonger et de retrouver l'enchantement d'autrefois, mais rien n'en demeurerait : c'était l'écolier dévorateur de livres qui l'avait créé. Lui disparu, seul subsistait un texte trop insignifiant pour en avoir gardé aucun reflet.

Ce reflet n'apparaît que dans les livres où, si peu que ce soit, le souci littéraire se manifeste : *Sans Famille* d'Hector Malot par exemple. Je n'ai pas vu le film qui en a été tiré et n'aurais voulu le voir pour rien au monde ; mais je pénètre une fois encore dans cette histoire enchantée : lecture, il y a soixante ans, indéfiniment reprise et dont je ne me lassais pas. Le mot du vieux Royer-Collard à Vigny : « Je ne lis plus, monsieur, je relis... » est un mot d'enfant plus que de vieillard. Les enfants, du moins ceux de mon espèce, aimaient les livres déjà connus, passaient vite sur les endroits tristes, s'attardaient aux minutes heureuses. Je rentre dans *Sans Famille*, aujourd'hui, comme dans une maison où j'ai longtemps vécu : je pousse les volets et circule de pièce en pièce, de chapitre en chapitre, les yeux à demi fermés ; je les reconnais à leur odeur. L'enchantement renaît, affaibli par les années, mais fortifié par ce prodige de le ressentir encore.

★★

Que j'en fasse moi-même les frais, que la cristallisation autour de cette histoire puérile trouve en moi seul ses éléments, je le pense ; mais ai-je le droit de le penser ? Que ce qui est poésie en nous ne soit plus éveillé que par de pauvres objets, alors que les poètes patentés d'aujourd'hui demeurent sans pouvoir sur nous, il y aurait là matière à s'interroger, peut-être à s'humilier.

Sans doute Hector Malot eût-il été bien déconfit s'il avait

su qu'il ne survivrait que grâce à un livre d'enfants. Quel cimetière que la littérature romanesque ! ou plutôt quelle fosse commune ! car les concessions perpétuelles que constitue ce que chaque auteur appelle son œuvre, avec les noms des personnages nettement gravés sur le marbre, les ronces de l'oubli les ont bientôt recouvertes. Ceux qui doivent ressusciter, le sont déjà et ce petit nombre d'élus ne grossit guère de siècle en siècle.

Mais enfin Rémi de *Sans Famille* est de ces privilégiés. Il me suffit de la première phrase du premier chapitre : « Je suis un enfant trouvé... » pour que ce coup d'archet m'introduise dans une symphonie singulière. Je revois le livre usé que j'emportais au fond du parc, et ces mots au crayon sur la page de garde et dont mes frères avaient tant ri : « Ce livre est beau puisqu'il m'a fait pleurer. »

Il ne me fait plus pleurer s'il m'attendrit toujours. Mais l'intérêt que j'y prends n'est pas seulement lié à cette remontée aux sources qu'aime la vieillesse. C'est le même intérêt qu'avait éveillé en moi, l'an dernier, la redécouverte de *Jacquou le Croquant* d'Eugène Le Roy. Si les personnages, ici et là, relèvent de la plus naïve convention, les grands chemins de la vieille France y sont bien réels, et la neige qui les ensevelit, et les loups dans les nuits funestes aux vagabonds, et la dureté des nantis d'alors, et l'indicible souffrance des pauvres — pire que celle d'aujourd'hui ? d'une autre couleur, d'un autre style en tout cas.

Je ne sais si *Sans Famille* a précédé ou suivi *Le Tour de France par deux Enfants*, trop technique pour mon goût. Mais il s'agissait bien d'introduire l'enfant ivre de lectures dans les secrets de sa terre natale. Rémi trouvait Bordeaux plus beau que Paris. Il suivait la Garonne jusqu'à Langon, et là prenait la route des Landes, notre route, celle qui traversait le Bazadais, tout près du parc où j'étais en train de lire *Sans Famille*...

Bien que ces histoires fussent d'avant ma naissance, je reconnaissais chaque tournant : chemins défoncés par les

charrois, dans la lande inondée, ornières où cahotaient les roues « à la voie » de notre carriole. Les dames du bourg se souvenaient d'y avoir entendu hurler les loups. Du côté de Chalais, en Charente, des loups, il s'en trouvait encore. Que j'ai aimé ces grands chemins ! que j'enviais les muletiers qui roulaient toute la nuit, étendus sur leur charrette, face aux étoiles, et arrivaient à Bordeaux quand leurs mules voulaient...

On a dit que l'auto avait réveillé les routes. Elles ne les a réveillées que pour les détruire. Sa multiplication cancéreuse a rongé les bordures d'arbres. Les vieux ormes sont partis les premiers. On abat maintenant les platanes, et les chemins de France, dont chacun avait son aspect familier et irremplaçable, se confondront bientôt en une piste uniforme.

Du moins ceux « de grande communication ». Quand, roulant vers Malagar, je tourne un peu après Barbezieux, à Chevanceaux, je pénètre tout à coup sur de vraies routes d'une vraie campagne d'autrefois ; mais on dirait, tant elles sont désertes, qu'un enchantement les a frappées. Les chemins abandonnés auxquels je songe accueillent encore la troupe errante de *Sans Famille* : Rémi, le vieux Vitalis, Joli Cœur le singe, et Zerbino, et Dolce et Capi. L'enfant perdu, au carrefour des villages, chante pour moi seul sur sa harpe qu'ont dédorée les pluies :

Fenesta vascia e patrona crudele
Quanta sospire m'aje fatto jettare.

Mais il cherche aussi ce bateau appelé *le Cygne*, et la grande dame anglaise (j'avais deviné dès la première lecture qu'elle était sa mère !) qui vogue avec son fils malade sur tous les canaux de France. Or le canal du Midi rejoint la Garonne presque aux portes de Malagar, à Castets. Si les « rivières sont des chemins qui marchent », Pascal aurait pu ajouter que les canaux sont des chemins qui dorment. Les canaux dorment, et c'étaient des chevaux

qui y traînaient *le Cygne* de M^{me} Milligan. La vie fourmillante des fleuves et des routes d'eau d'avant le chemin de fer...

« Comme ce doit être beau, à l'écran, disais-je à quelqu'un qui me parlait du film *Sans Famille*, l'histoire de la vache que Rémi achète pour faire une surprise à Mère Barberin... Mais le film a oublié cette vache. Quel bonheur de ne l'avoir pas vu ! il aurait attenté à ce monde unique, connu de moi seul, où mon enfance rejoint ce vieux pays d'avant que je sois né, et d'avant le moteur, ce monde dont elle a connu encore la solitude, l'odeur secrète, le silence.

Un monde meilleur ? Non, bien sûr. Mais les êtres d'une certaine race y respiraient mieux, il me semble. La harpe de l'enfant Rémi n'attirerait plus sur aucune place de village des gens qui ont chez eux la radio et déjà la Télévision. M^{me} Milligan n'aurait plus la pensée ravissante de promener son fils malade sur les canaux et sur les rivières de France. Plus rien ne ressemble aujourd'hui à ce monde d'autrefois, sauf pour ceux de mon âge qui le portent au dedans d'eux-mêmes. Il nous arrive pourtant de le retrouver quelquefois et de l'identifier au tournant d'un chemin, dans la campagne, trempé de boue et piétiné par les troupeaux, ou en écoutant la chouette dans la nuit d'automne, et ce chien qui hurle à la lune comme du temps que les loups rôdaient.

★★

C'était moi le créateur de ma joie — joie physique par certains côtés, qui tenait dans une manière de m'accouder, la tête dans les mains, de me boucher les oreilles, rien du dehors ne pouvant plus me distraire de ma délectation. Il est curieux que cette joie ait atteint sa plénitude dans le temps où j'étais le plus malheureux. En octobre, il arrivait que ma mère s'attardât à la campagne pour des règle-

ments avec les métayers et pour chasser la palombe. Je devenais, durant ces deux semaines, la créature la plus misérable selon mes idées d'alors : un pensionnaire. Tout m'était horrible de cette vie séparée de ma mère et de la maison, tout m'était insupportable, sauf une très longue étude du soir, le dimanche et le mercredi, avant le dîner, où, les demi-pensionnaires partis, nous avions le droit de lire ce qu'il nous plaisait : bien installé à mon pupitre, dans la douce chaleur du poêle, des sucreries à portée de ma main, je dévorais un livre que j'avais choisi dans une bibliothèque vitrée au fond de l'étude.

C'étaient des ouvrages très différents de ceux que j'avais à la maison. Alexandre de Lamothe y figurait en bonne place : *Les Camisards*, *Les Faucheurs de la mort*, *Pia la Sanpietrina*... Leurs titres merveilleux revivent-ils dans une mémoire autre que la mienne ? Je n'aurais su dire s'ils étaient plus dignes d'admiration que les œuvres complètes de M^{me} de Ségur ou de Zénaïde Fleuriot qui constituaient, avec Jules Verne, le fonds de ma bibliothèque personnelle (sans oublier la collection complète du *Saint Nicolas* de 1887 à 1894). Simplement, les livres du collège me plaisaient comme un « cru » différent, dont le goût ne m'eût pas été familier. Et puis les plus intéressants se trouvant toujours en mains, il ne m'était pas permis de les relire à volonté ni de les garder longtemps. C'était une possession précaire et il fallait mettre les bouchées doubles, les dévorer, à la lettre. Le poêle ronflait que nous rechargions nous-mêmes ; le nougat acheté à la foire, durant la sortie de l'après-midi, m'écœurant un peu. Il restait encore beaucoup de temps avant le rapide repas et la montée silencieuse vers le dortoir.

★★

Mais il n'y a rien à attendre de ces livres d'enfants pour y retrouver la vie de petits visages qui se penchaient sur eux. Devrai-je donc, comme dans les premiers

Mémoires intérieurs, en revenir aux grands livres que j'ai aimés ? Aucune autre raison de me l'interdire que le risque de m'imiter moi-même. Une pensée me vient : sans interrompre mes réflexions sur mes lectures d'autrefois et de toujours, pourquoi ne pas l'enrichir en cherchant ce reflet de moi-même, non plus seulement dans les ouvrages de l'esprit, mais dans des créatures aujourd'hui disparues, telles que mon enfance les a vues, et en retouchant le moins possible l'image que j'en ai gardée ?

Ceux et celles à qui je songe sont endormis et oubliés : je n'offenserais donc personne en les tirant de l'oubli qui les recouvre. Car les individus disparaissent, mais que de familles aussi se sont éteintes ! Les prénoms refleurissent éternellement, mais que de noms ne sont plus portés par personne et achèvent de s'effacer dans des cimetières de villages, sur des tombes que nul ne visite plus !

Le fleuve qui coulait à travers les lectures, la pensée me vient de le faire déborder jusqu'à ces tombes délaissées. J'arracherais l'herbe de l'oubli, je descellerai la pierre que les pluies de tant d'hivers ont noircie.

Que reste-t-il de ces morts anciens ? Plus qu'il ne restera des morts d'aujourd'hui. Car, en ce temps-là, on habillait le cadavre comme s'il fallait le préparer pour une tournée de visites. Les vieilles dames passaient à l'éternité avec leur beau chapeau à brides. Je me souviens que la famille avait rouvert le cercueil d'une de mes grand-tantes parce qu'on avait oublié de lui mettre entre les mains son paroissien. Tout ce monde-là ressuscitera dans ses habits de dimanche. Les dames croiront revenir de la grand-messe.

Je n'aurais qu'à les réveiller, à les prendre telles qu'elles m'apparaîtraient... Si je m'y résous, il faudra veiller à ne pas les regarder face à face et à lever la tête, car elles sont les grandes personnes, et moi un petit garçon, le dernier-né de cinq enfants, le plus chétif, et auquel on ne prête aucune attention. Je les observerai de bas en haut, les oreilles dressées ; leur langage imagé est proche du mien, leurs lectures sont mes lectures, leur univers mon univers. J'étais

un témoin dont elles ne se méfiaient pas. Que de fois se sont-elles interrompues : « Attention au petit, il nous écoute. — Mais non, il ne comprend pas. » Or il écoutait, il comprenait.

Voilà une piste que je pourrais suivre, sans négliger celle que mes lectures jalonnent. Et ce seraient toujours les saisons, les vacances et les rentrées, les départs dans la lumière et les retours dans la brume qui imprimeraient leur ordre immuable à ce monde ressuscité une dernière fois, avant qu'il ne retombe avec moi dans une éternité sans retour.